

APRÈS 1990, UN PHÉNOMÈNE NOUVEAU À L'HORIZON, EN ROUMANIE: L'ÉCLATEMENT DES ÉCRITS INTIMES, TÉMOIGNANT DE L'EXPÉRIENCE PERSONNELLE DES EXILÉS

Daniel Florin PREDOIU¹

Rezumat. Prezentul articol își propune să abordeze marile axe ale unui adevărat fenomen cultural care a marcat societatea românească a anilor 1990, mai precis apariția pe piața cărții a unei întregi serii de scrieri intime, mărturisind despre experiența personală a exilaților anticomuniști români, într-o perioadă când România natală le era interzisă de către regimul comunist de la București.

Résumé. Le présent article se propose d'aborder les grands axes d'un véritable phénomène culturel ayant marqué la société roumaine des années 1990, à savoir l'apparition sur le marché du livre de toute une série d'écrits intimes, témoignant de l'expérience personnelle des exilés anticomunistes roumains, à une époque où la Roumanie natale leur était interdite par le régime communiste de Bucarest.

Mots-clés: exil, anticommunisme, journaux intimes, mémoires, correspondances intimes.

Après la chute du communisme en Roumanie, à la fin de 1989, quelques maisons d'édition nouvelles², mais aussi certaines des anciennes³ – celles qui ont pu surmonter le climat de chaos postrévolutionnaire, puis résister à la concurrence sauvage du début des années 1990 – ont mis en œuvre des projets de *récupération* de la littérature de l'exil⁴, interdite pendant plusieurs décennies pour son caractère anticommuniste. Ces tentatives, méritoires en elles-mêmes, pêchaient néanmoins par le choix aléatoire des titres, par le manque d'un appareil critique sérieux, susceptible d'aider le lecteur à resituer les titres et les auteurs

¹ Doctorant en histoire, Université Laval, Québec, Canada.

² Dont la maison d'édition *Humanitas*, dirigée par le philosophe Gabriel Liiceanu, est de loin la plus importante. C'est d'ailleurs celle qui se fera un point d'honneur de la publication des œuvres d'Eliade, Ionesco et Cioran, les trois « grands » de l'exil roumain de la deuxième moitié du XX^e siècle.

³ Parmi celles-ci, la plus importante – sans être la seule – sera *Albatros*.

⁴ Le terme « littérature » est employé ici dans un sens plus large, désignant l'ensemble des écrits rédigés par les exilés roumains de 1948 à 1989. Il n'exclut donc pas les écrits intimes des exilés – c'est-à-dire les mémoires, les journaux intimes ou les correspondances intimes – publiés ou non en exil.

dans l'ensemble plus large de la culture roumaine et, finalement, par l'absence des véritables séries éditoriales centrées sur le sujet de l'exil, ce qui aurait largement facilité le contact du public roumain avec « la moitié inconnue de son image »¹, à laquelle il n'avait pas pu accéder jusque-là.

Bien que pauvres au niveau de la présentation graphique², les nouvelles apparitions éditoriales connaissent un succès inespéré, de sorte que le marché roumain du livre se trouve ébranlé par la demande. C'est qu'après quarante-cinq ans de dictature communiste, impliquant à la fois la censure et l'isolement culturel le plus profond, le lecteur roumain veut tout savoir sur la double expérience de son compatriote exilé, beaucoup plus chanceux – à ses yeux – que lui, car ayant pu connaître à la fois la Grande Roumanie « royale » de l'entre-deux-guerres³ et « le monde libre » s'étendant au-delà du Rideau de Fer, auquel il n'a fait que rêver. Tout cela peut être interprété aujourd'hui comme un *phénomène de récupération mémorielle*, par l'entremise duquel une société entière⁴, isolée pendant presque un demi-siècle du reste du monde, s'approprie – par la lecture – l'expérience exceptionnelle, et donc différente, d'un groupe de personnes provenant de son intérieur, en la faisant sienne.

C'est dans ce contexte qu'il faut situer l'apparition – en Roumanie – des premiers écrits intimes rédigés par des exilés anticommunistes entre 1948 et 1989. Prenant des formes bien diverses (journaux intimes, mémoires, correspondances intimes) et remplissant une double fonction – thérapeutique au niveau de l'émetteur, qui souhaite témoigner de sa douloureuse expérience d'exilé, respectivement d'apprentissage au niveau du destinataire, qui veut comprendre la façon dont la vie de l'Autre a pu évoluer au-delà du Rideau de Fer après la Deuxième Guerre mondiale – ils évoquent tous la terrible souffrance engendrée par l'exil, communiquant au lecteur roumain un message de première importance, à savoir qu'il n'a pas été le seul ayant connu la souffrance avant 1990, autrement

¹ Mircea Anghelescu, *Despre exilul literar. Cărțile încep să apară (Sur l'exil littéraire. Les livres commencent à paraître)*, dans 22, revue éditée par le Groupe pour le dialogue social, Bucarest, no. 722, 6-12 janvier 2004. Site de la revue 22 [En ligne]. <http://www.revista22.ro/html/index.php?art=757&nr=2004-01-20> (Page consultée le 20 juillet 2010).

² Surtout durant les premières années postcommunistes.

³ La « véritable » Grande Roumanie, pas celle décrite par le régime communiste dans les livres d'histoire publiés à Bucarest après 1945 comme étant le pays des grands propriétaires fonciers et de la bourgeoisie exploiteuse des masses travailleuses.

⁴ Ou une bonne partie de ses membres.

dit qu'on peut souffrir tout aussi bien lorsqu'on est libre, mais loin des siens, que lorsqu'on est enfermé à l'intérieur des frontières du camp socialiste.

1. Les journaux intimes

Préférés par le public roumain des années 1990 à cause de leur caractère « véridique », les journaux personnels des exilés représentent une catégorie à part parmi les autres écrits intimes produits par l'émigration anticomuniste roumaine de 1948 à 1989. S'intéressant aux « faits tangibles »¹, dans une « optique avant tout concrète, et non pas abstraite »², ils offrent au lecteur intéressé la chance de mieux saisir l'historicité des moments évoqués, ce qui sera moins le cas des mémoires écrits par les exilés après coup, souvent à plusieurs années distance des événements remémorés. Dans ce sens on peut affirmer, par exemple, que le *Journal d'exil* de Virgil Ierunca³ jette une lumière beaucoup plus claire⁴ sur les premières années de l'exil roumain parisien que les *Souvenirs de l'errance* de Neagu Djuvara⁵, écrits par ce dernier au début des années 1990, tout suite après la chute du communisme en Roumanie.

Rédigés pour la plupart par des intellectuels appartenant à la bourgeoisie roumaine de l'entre-deux-guerres ou par leurs descendants ayant réussi à fuir la Roumanie après 1947, ces journaux intimes témoignent tous de la nostalgie d'une époque disparue – celle de la Grande Roumanie des années 1920 / 1930 – et de l'agonie d'une classe sociale – la bourgeoisie – autrefois omnipuissante en Europe de l'Est. Regardés de cette manière, ils s'avèrent être l'œuvre d'une catégorie sociale qui ne peut pas accepter les changements brutaux auxquels elle s'est vue soumise par les forces maléfiques de l'Histoire (représentées ici par le communisme) et se fait un devoir d'honneur de protester et de rappeler aux Autres qu'elle est encore présente sur la scène publique. C'est le sens qu'on peut donner,

¹ Peter Boerner, « La place du journal dans la littérature moderne », dans V. Del Litto (sous la dir.), *Le journal intime et ses formes littéraires*, Actes du Colloque de septembre 1975, Genève, Librairie Droz, 1978, p. 219.

² *Idem.*

³ Virgil Ierunca, *Trecut-au anii... Fragmente de jurnal. Întâmpinări și accente. Scrisori nepierdute (Passèrent les années... Fragments de journal. Répliques et accents. Lettres conservées)*, Bucarest, Humanitas, 2000, 452 pages.

⁴ Même s'il est vrai, beaucoup plus fragmentaire.

⁵ Neagu Djuvara, *Amintiri din pribegie, 1948-1990 (Souvenirs de l'errance, 1948-1990)*, Bucarest, Albatros, 2002, 462 pages.

par exemple, au journal d'exil de Sanda Stolojan¹, dont la dernière note, datant du 2 janvier 1997, résume pathétiquement tous les changements difficiles auxquels le XX^e siècle a soumis la classe sociale à laquelle la diariste appartient, l'habituant à l'idée que sa fin approche de manière inéluctable:

Pour nous le mot FIN a une résonance familière à nos oreilles, un écho plus complexe...Il renvoie à ce que nous sommes habitués à reconnaître, *l'esprit de la fin*. Nous avons connu plusieurs FINS – fin de la société de notre enfance après 1945, fin de notre vie en Roumanie, fin d'une certaine France sous nos yeux...Nous avons tout traversé. Nos corps ont vécu et survécu aux FINS diverses qui ont marqué le XX^e siècle dans notre version. Nous avons encore connu des Roumains *d'avant*, la génération de nos parents, en France la vieille société en la personne des admirables vieilles dames encore en vie à notre arrivée à Paris, mortes dans les années 1970. Nous avons connu Eliade, Ionesco, Cioran, Noica et quelques autres grands témoins de la culture [roumaine] de l'entre-deux-guerres. Nous pouvons témoigner, *nous avons vécu le passage*, assisté à toutes ces FINS et maintenant au commencement d'un autre monde dont nous apercevons les premiers signes, mais que nous ne connaissons pas dans son épanouissement.²

Bien que nostalgiques à l'adresse du passé, les écrits intimes dont nous discutons ici sont l'œuvre du présent et par conséquent ce qu'ils abordent avant tout c'est le présent. Dououreux pour tout proscrit politique, le présent est synonyme dans le contexte qui nous intéresse du combat mené par l'exilé roumain pour la libération de son pays du « joug » communiste. Ce combat prendra diverses formes de manifestation, de sorte qu'on voit le diariste exilé œuvrer – à côté des autres est-européens qui partagent son sort – au sein de plusieurs organisations³ préoccupées par le destin de l'Europe de l'Est ou, plus particulièrement, par celui de la Roumanie. Parmi ces organisations mentionnons

¹ Publié à Paris, en deux volumes, le premier (*Au balcon de l'exil roumain, à Paris. Avec Cioran, Eugène Ionesco, Mircea Eliade, Vintila Horia...*, L'Harmattan, 1999, 345 pages) couvrant les années 1975-1989, le deuxième (*La Roumanie revisitée, 1990-1996* L'Harmattan, 2001, 386 pages) la période 1990-1996. Une édition roumaine, toujours en deux volumes, a vu le jour à Bucarest, sous l'égide de la maison d'édition Humanitas. Nous utilisons ici l'édition française, la plus indiquée, car Sanda Stolojan a rédigé son journal directement en français.

² Sanda Stolojan, *La Roumanie revisitée, op. cit.*, pp. 384-385.

³ Prônant, pour la plupart, la fédéralisation de l'Europe entière.

l'Union Européenne des Fédéralistes (où oeuvra Leontin Jean Constantinescu¹), l'Assemblée Européenne des Nations Captives (où sera actif le diplomate roumain Raoul Bossy²), le Conseil Fédéral du Mouvement Européen de Bruxelles (où travaillera le politologue George Cioranescu³), ou la Ligue pour la défense des droits de l'Homme en Roumanie, fondée à Paris (où œuvra en tant que présidente Sanda Stolojan).

Le fait de consigner les efforts entrepris par le diariste exilé au sein de telles organisations transforme le journal intime en un document sociologique de premier ordre, capable de témoigner des actions d'un groupe social⁴ dans un contexte précis.⁵ Dans la même logique, l'enregistrement des événements auxquels le diariste prend part ou qui l'ont marqué, lui ou son groupe, par leur intensité ou par leur signification historique⁶, fait en sorte que le journal devienne un transmetteur de mémoire sociale, retenant ce que – dans l'opinion de

¹ Pour plus de détails sur Leontin Jean Constantinescu et ses activités fédéralistes, voir Leontin Jean Constantinescu, *Jurnal, 1947-1958 (Journal, 1947-1958)*, Bucarest, Jurnalul literar, 1998, 175 pages.

² Raoul Bossy (1894-1975), historien et memorialiste. Diplômé de la Faculté de Droit de Paris (1916). Envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire du Royaume de Roumanie à Helsingfors, Budapest, Rome, Berne, Berlin et Copenhague (1934-1943). Le représentant de la Roumanie auprès de la Croix Rouge Suisse (1943-1946). Depuis 1947, en exil en Suisse. Son journal, couvrant la période allant du 2 novembre 1940 au 9 juillet 1969, a été publié en 2001, à Bucarest (Raoul Bossy, *Jurnal / Journal*, Bucarest, Édition Encyclopédique, 2001, 576 pages).

³ George Ciorănescu (1919-1993), poète, prosateur et politologue roumain. Diplômé de l'Université de Bucarest (sciences politiques, 1940 et droit, 1941). Doctorat en droit à l'Université de Cluj (Transylvanie), avec une thèse intitulée *Les Roumains et l'idée fédéraliste* (1946). En exil, en Allemagne, depuis 1948. Diplômé de l'Institut des Hautes Études Internationales de Paris (1949). Député dans le premier Parlement européen (Vienne, 1954). De 1955 à 1984 rédacteur en chef et directeur adjoint pour la section roumaine de la radio Europe Libre. Les pages d'un journal intermittent de George Ciorănescu, couvrant les années 1949-1989, ont été publiées en 2003, à Bucarest (George Ciorănescu, *Pagini de jurnal. Portrete. Amintiri / Pages de journal. Portraits. Souvenirs*, Bucarest, Édition de l'Institut culturel roumain, 2003, 180 pages).

⁴ Les exilés est-européens, dans ce cas.

⁵ C'est ce qui fait Alain Girard écrire dans sa monographie consacrée au journal intime: « Un homme qui parle de lui... parle aussi bien d'un autre. » (Alain Girard, *Le journal intime*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986, p. 485).

⁶ Un tel événement historique, retenu par la plupart des journaux dont nous nous occupons ici – car il annonce bien l'accomplissement de l'instauration du communisme en Roumanie – est l'abdication forcée du roi Michel Ier, le 30 décembre 1947. Dans ce sens, voir les journaux intimes de Raoul Bossy (Raoul Bossy, *op. cit.*, pp. 364-465), Leontin Jean Constantinescu (Leontin Jean Constantinescu, *Jurnal, 1947-1958 / Journal, 1947-1958*, Bucarest, Jurnalul literar, 1998, p. 62) et Grigore Nandris (Grigore Nandris, *8 ani din viata Romaniei, 1940-1948. Pagini de jurnal / 8 années de vie de la Roumanie. Pages de journal*, Bucarest, Saeculum I. O., 1999, pp. 308-309).

l'intimiste – un lecteur hypothétique devrait savoir sur l'époque ou le présent vécu par celui ayant rédigé le journal.

Cette caractéristique essentielle aux yeux de l'historien ou du sociologue – de transmetteur de mémoire sociale – s'applique à tous les journaux intimes produits par l'émigration roumaine durant la deuxième moitié du XX^e siècle. Pourtant, celui qui impressionne le plus dans ce sens s'avère être le journal d'exil de Monica Lovinescu¹.

Véritable « fresque d'un demi-siècle d'exil politique et littéraire », tel qu'il a été caractérisé par son éditeur roumain, le journal de Monica Lovinescu (1980-2000)² ne cherche pas – tels que les autres journaux intimes rédigés par des exilés roumains avant 1989 – à « reconstituer une existence »³, mais bien « une agitation »⁴, c'est-à-dire l'effervescence d'une époque, celle de l'exil roumain parisien des années 1980. Pour ce faire, la diariste se voit obligée d'annuler tout pacte autobiographique pouvant l'empêcher « d'écrire *sur* et *pour* les autres »⁵ et par conséquent d'insister non pas sur sa propre expérience de vie, mais bien sur l'expérience existentielle des Autres. Ce qui ne veut pas dire – et cette réalité, Monica Lovinescu en est consciente – que lorsqu'on écrit à la première personne le soi peut être totalement empêché de s'exprimer.

Pourtant, ce qui compte vraiment pour cette femme-symbole de l'exil roumain – et c'est là le véritable message de son journal, plaidant pour une

¹ Monica Lovinescu (née 1923), critique littéraire, traductrice, essayiste et mémorialiste. Fille d'Eugène Lovinescu, l'un de grands noms de la culture roumaine du XX^e siècle. Diplômée de la Faculté des Lettres de Bucarest (1946), avec une thèse sur *Le sentiment de la mort chez Pascal*. La bourse qu'elle obtiendra en septembre 1947 de la part de l'Institut français de Bucarest lui permettra de quitter une Roumanie en train d'être communisée. Durant les années 1950, travail de metteur en scène pour quelques compagnies parisiennes promouvant le théâtre d'avant-garde et fondatrice d'une agence littéraire, qui ne connaîtra pas le succès escompté. C'est à partir de 1962 qu'elle commencera à réaliser les émissions radiophoniques qui la rendirent célèbre en Roumanie – « Thèses et antithèses à Paris » et « l'Actualité culturelle roumaine ». Pendant trente ans (1962-1992) les deux émissions – transmises hebdomadairement à la radio Europe Libre – se constitueront pour les Roumains de Roumanie dans une sorte de « Cour suprême de justice de la littérature roumaine. » (Alex Stănescu, cité dans Florin Manolescu, *Enciclopedia exilului literar românesc, 1945-1989 / L'encyclopédie de l'exil littéraire roumain, 1945-1989*, Bucarest, Compania, 2003, p. 458).

² Monica Lovinescu, *Journal (1981-2000)*, Bucarest, 6 volumes publiés sous le même titre de 2003 à 2006 par l'édition Humanitas : *Journal (1981-1984)*, 2003, 367 pages. *Journal (1985-1988)*, 2003, 368 pages. *Journal (1990-1993)*, 2004, 430 pages. *Journal (1994-1995)*, 2004, 376 pages. *Journal (1996-1997)*, 2005, 448 pages. *Journal (1998-2000)*, 2006, 492 pages.

³ Monica Lovinescu, *Journal (1981-1984)*, Bucarest, Humanitas, 2003, p. 5.

⁴ *Idem*.

⁵ *Idem*. Italiques dans le texte.

certaine forme de mémoire thérapeutique, la seule capable de guérir les graves blessures intérieures provoquées au niveau social et national par le communisme – c'est la façon dont les Autres ont vécu l'exil, « ce phénomène inédit, ayant pris des proportions jamais connues auparavant par notre histoire »¹. Dans cette perspective son journal n'est pas le journal intime d'une simple exilée roumaine vivant à Paris, mais bien le journal (ou le « livre ») de l'exil roumain parisien, rédigé « par son plus autorisé chroniqueur »².

2. Les mémoires

Différents de journaux intimes par cela qu'ils sont rédigés souvent plusieurs années après les événements qu'ils évoquent, les mémoires peuvent être définis comme un genre littéraire situé au croisement de l'autobiographie, de l'histoire et du journal intime. Tout comme l'autobiographe, le mémorialiste parle de lui à la première personne, mais contrairement à son confrère – qui fait de sa biographie personnelle l'élément déclencheur et le centre de son écriture – il accorde plus d'importance aux événements historiques auxquels il a participé ou qu'il a observé de près, pour les décrire ensuite – tout comme l'intimiste, mais d'une manière plus relative que celui-ci – chronologiquement. Les mémoires se constituent ainsi en tant que constructions narratives bâties autour de certains événements-clés ayant marqué leur auteur et l'inspirant par conséquent à revenir là-dessus après un certain temps. De ce fait elles sont perçues par le lecteur comme étant moins structurées que l'autobiographie, mais plus intelligibles que le journal intime.

Cette dernière qualité explique bien l'intérêt dont les mémoires des exilés – sans oublier par là les mémoires produits par les politiciens ou l'intellectualité roumaine de l'entre-deux-guerres – ont bénéficié en Roumanie au début des années 1990, dans un contexte d'ouverture culturelle totale engendré par la chute du communisme en Europe de l'Est. Promettant de « révéler la vérité » sur plusieurs sujets « chauds »³ aux yeux du public roumain à peine sorti du communisme (telle l'ascension fulgurante de la droite sur la scène politique roumaine des années 1990, l'abdication forcée du roi Michel I^{er} le 30 décembre

¹ *Idem.*

² Voir plus haut, la note 23.

³ Car tabous après 1945.

1947 ou le coup d'État du 23 août 1944, pour ne citer que trois exemples), ils deviendront des lectures obligatoires pour toute une génération, celle des « hooligans »¹.

Sont exemplaires les *Mémoires* de Mircea Eliade² (1907-1986), le leader spirituel de la Jeune Génération roumaine des années 1920³ et la plus importante personnalité roumaine ayant vécu en exil après la Deuxième Guerre mondiale. Réfugié à Paris⁴ après l'occupation de son pays par les troupes soviétiques (1945), Eliade s'y imposera comme le plus autorisé historien des religions après avoir publié chez Payot, en 1949, son célèbre *Traité d'histoire des religions*⁵. Ses *Mémoires*, rédigés durant la deuxième moitié de sa vie directement en roumain et publiés ensuite en exil dans plusieurs langues⁶, comportent deux volumes⁷, dont les titres – « Les promesses de l'équinoxe » et « Les moissons du solstice » – évoquent bien le sinueux parcours identitaire de l'intimiste, du moment de sa naissance jusqu'au début des années 1960, lorsqu'il atteindra l'apogée de sa

¹ Il s'agit de la génération née dans les années 1960 – au début du « règne » de Ceausescu – celle qui allait jouer le rôle le plus important dans le renversement du dictateur roumain en décembre 1989 et qui se considérera par la suite « responsable » du destin de la Roumanie postcommuniste. C'est cette position qui la fera entrer en conflit avec le nouveau pouvoir postcommuniste (mais constitué d'anciens communistes s'opposant aux réformes nécessaires pour un véritable retour à la démocratie), qui qualifiera les jeunes participant aux démonstrations anticommunistes de mi-juin 1990, place de l'Université, de « golani » (*vagabonds*) ou « huligani » (mot roumain qui se traduirait en français par *voyous*) et appellera les mineurs de la Vallée du Jiu pour les disperser. Il y aura sept personnes tuées et plus d'un millier blessé.

² Nous avons consulté l'édition roumaine parue en 1991 chez Humanitas : Mircea Eliade, *Memorii (Mémoires)*, Bucarest, Humanitas, 1991, 2 volumes, 360 + 238 pages.

³ Il s'agit de la génération née au début du XXe siècle et qui s'affirmera dans la culture roumaine tout suite après la Première Guerre mondiale. Autrement dit, il s'agit de « la première et la dernière génération roumaine ayant pu jouir du Paradis instauré en 1919-1920 » (Mircea Eliade, *op. cit.*, 1, p. 276), c'est-à-dire du fait d'avoir pu vivre et créer dans la Grande Roumanie – construction politique réalisée après la Première Guerre mondiale et démantelée en juin 1940 par l'Union Soviétique – sans être obsédée, telle que les générations précédentes, par l'accomplissement de cet idéal national. Les leaders de cette génération, dont Eliade faisait partie, vont se rapprocher dans les années 1930 de la « Garde de Fer » de Codreanu, une organisation politique d'extrême droite ayant marqué l'entre-deux-guerres roumain, ce qui fera en sorte qu'ils seront tous persécutés par le nouveau régime communiste instauré en 1945.

⁴ Puis aux États-Unis.

⁵ Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1949, 390 pages.

⁶ Le roumain y compris (seulement dans le cas du premier volume des *Mémoires*, publié en 1966, à Madrid, sous le titre *Amintiri / Souvenirs*). L'édition française, intégrale cette fois-ci, a vu le jour chez Gallimard, en 1980, en 2 volumes : Mircea Eliade, *Mémoire I (1907-1937). Les promesses de l'équinoxe*, Paris, Gallimard, 1980, 464 pages et *Mémoire II (1937-1960). Les moissons du solstice*, Paris, Gallimard, 1980, 288 pages.

⁷ Consacrés aux années roumaines, respectivement aux années d'exil d'Eliade.

carrière scientifique, en tant que professeur d'histoire des religions à l'Université de Chicago.

Insistant sur les principaux moments de la vie du mémorialiste (l'enfance, le départ pour l'Inde à vingt ans, le début de l'exil en 1945, etc.), les *Mémoires* d'Eliade se constituent dans un témoignage de première main non seulement sur la société roumaine de l'entre-deux-guerres, mais aussi sur les premières années de l'exil roumain parisien. Bien que jugés sévèrement par certains critiques littéraires occidentaux pour leur manque d'objectivité¹, ils seront très bien accueillis par la société roumaine postcommuniste, au sein de laquelle ils engendreront des débats fort intéressants sur le rôle des intellectuels roumains de l'entre-deux-guerres dans la cristallisation du programme idéologique de la « Garde de Fer ».

Mais les *Mémoires* de Mircea Eliade ne sont pas les seuls ayant joui de la faveur du public roumain après 1990. Du même traitement bénéficieront les *Souvenirs de l'errance (1948-1989)* de Neagu Djuvara². Leur auteur, membre du corps diplomatique roumain pendant la Deuxième Guerre mondiale, aura la chance inespérée d'être envoyé – en tant que courrier diplomatique – à Stockholm, en Suède, juste avant que la Roumanie change de camp le 23 août 1944 et qu'elle soit occupée par les troupes soviétiques. Il échappera ainsi aux persécutions politiques – déclenchées par le nouveau régime communiste à partir du 6 mars 1945 – dont la plupart de ses collègues de travail seront victimes plus tard.

Quarante-cinq ans plus tard, de retour à Bucarest, l'ancien exilé se lance – à la demande de ses amis – dans une vaste récapitulation mémorielle de sa vie d'intellectuel et de diplomate issu d'une grande famille bourgeoise. Il y relate ses expériences d'errant le conduisant de Bucarest à Stockholm, puis à Paris (où il sera l'un des fondateurs du Comité d'assistance des Roumains réfugiés à Paris), Munich (où il travaillera pour la radio « Europe Libre ») et à Niamey (où il passera la plus longue partie de son exil, 23 ans, en tant que conseiller diplomatique auprès du gouvernement nigérien), puis de nouveau à Paris (où il

¹ Laurent Lemire, « Cioran, Eliade, Ionesco: la tentation fasciste. Autour du passé trouble de trois intellectuels roumains », dans *Le nouvel observateur*, no. 26, 4 avril 2002. Article repris par le site du *France-Mail-Forum*, journal électronique francophone, cosmopolite et ouvert à tous [En ligne] <http://www.france-mail-forum.de/fmf26/bib/26lemire1.htm> (Page consultée le 31 juillet 2010).

² Neagu Djuvara, *op. cit.*, 466 pages. Édition française chez L'Harmattan : Neagu Djuvara, *Bucarest-Paris-Niamey et retour ou souvenirs de 42 ans d'exil (1948-1990)*, Paris, L'Harmattan, 2004, 370 pages.

oeuvra pour « Casa Românească / La maison roumaine », une organisation sociale fondée par les exilés roumains au début des années 1980) et finalement chez lui, en Roumanie, qu'il décidera de ne plus jamais quitter, en dépit de la déception que les nouvelles réalités roumaines lui provoquent après presque un demi-siècle d'exil.

Aux deux témoignages d'exception cités déjà plus haut sont venus s'ajouter les mémoires de Monica Lovinescu¹, Sorana Gurian², Gelu Ionescu³ et Linu Dragu Popian⁴ ou le recueil de textes mémoriels publié en 1997 par Camilian Demetrescu⁵, pour ne citer que ces cinq exemples.

Bien que tous intéressants, car évoquant diverses expériences de vie, nous n'allons insister ici que sur les mémoires de Sorana Gurian⁶. Publiés en exil au

¹ Monica Lovinescu, *La apa Vavilonului, 1947-1980 (Au bord des eaux de Babylone)*, Bucarest, Humanitas, 1999 (2001), 2 volumes, 275+276 pages.

² Sorana Gurian (Gurfinckel, 1917-1956), romancière, mémorialiste et journaliste roumaine d'origine juive. Diplômée de la Faculté de Philologie de l'Université de Iasi. Héritière d'une petite fortune, elle la dépense pour soigner ses affections osseuses à Paris. De retour en Roumanie, elle sera active dans le mouvement antifasciste, agissant dans la clandestinité. Lorsque la Roumanie changea de camp, le 23 août 1944, elle sera nommée rédactrice en chef du principal quotidien bucarestois, *Universul (L'Univers)*, dans les pages duquel elle salua l'arrivée des troupes soviétiques à Bucarest. Pourtant, lorsqu'elle y commence à critiquer la doctrine Jdanov, visant la séparation du monde en deux camps, impérialiste et démocratique, les nouveaux dirigeants communistes vont commencer à la poursuivre, l'obligeant indirectement à faire un mariage de convenance avec un citoyen étranger, à l'aide duquel elle réussira à quitter la Roumanie pour l'Israël (1948). À partir de 1950, vit en exil, en France. Malade d'un cancer, elle s'éteint à Paris en 1956. Œuvre : *Les mailles du filet* (1950), *Les jours qui ne reviennent jamais* (1952), *Récit d'un combat* (1956).

³ Gelu Ionescu (né 1937), critique et historien littéraire, essayiste et mémorialiste. Diplômé de la Faculté de Langue et littérature roumaine de l'Université de Bucarest (1963). De 1963 à 1982, assistant à la Chaire de littérature universelle de la même Faculté. Doctorat en philologie avec une thèse sur Eugène Ionesco (1974), publiée plus tard en Allemagne (Heidelberg, Carl Winter, 1989) sous le titre « Les débuts littéraires roumains d'Eugène Ionesco (1926-1940) ». Au cours d'une visite en France, décide d'y rester et demande l'asile politique (nov. 1982). À partir de 1983 vit à Munich, en Allemagne, où il travaille (jusqu'en 1995) en tant que rédacteur pour la section roumaine de la radio Europe Libre (réalisateur de l'émission « Perspectives européennes »). Ses mémoires d'exil ont été publiées en 2003 à Bucarest par la maison d'édition Polirom : Gelu Ionescu, *Copacul din câmpie. Scrieri memorialistice (L'arbre de la plaine. Textes mémoriels)*, Bucarest, Polirom, 2003, 374 pages.

⁴ Liviu Dragu Popian, *Zbor peste cortina de fier. Istoria fugii mele din Romania (Vol au-delà du Rideau de Fer. L'histoire de ma fuite de Roumanie)*, Bucarest, Compania, 254 pages. Édition italienne, Catalin D. Popian Linus, *I 24 giorni della fuga*, Udine, Edizioni Segno, 1988.

⁵ Camilian Demetrescu, *Exil*, Bucarest, Albatros, 1997, 442 pages.

⁶ Sorana Gurian, *Les mailles du filet. Le journal de Roumanie*, Paris, Calmann-Lévy, 1950, 376 pages. Personnellement, nous avons consulté l'édition roumaine (en 2 volumes), publiée à Bucarest au début des années 2000 par la maison d'édition Jurnalul literar : Sorana Gurian,

début des années 1950, ils se présentent comme un journal (couvrant la période allant du 3 décembre 1947 au 14 mai 1949), sans en être vraiment un. En fait, ce que la mémorialiste se propose de présenter au public occidental ce n'est pas son « journal de Roumanie » – tel que le sous-titre de l'ouvrage l'indique – mais bien le récit de sa fuite de Roumanie, suite à l'instauration du régime communiste à Bucarest. Les détails fournis dans ce contexte – tant du côté des procédés utilisés par ceux qui désiraient quitter à tout prix la Roumanie communiste, que du côté des moyens mis en œuvre par le nouveau régime communiste pour mettre un frein à ce phénomène migratoire illégal – sont fort intéressants pour n'importe quel lecteur. Pourtant, le message des mémoires de Sorana Gurian devrait être cherché ailleurs, c'est-à-dire dans la force de caractère dont la mémorialiste fait preuve, témoignant volontairement contre le régime pour l'instauration duquel elle avait tant travaillé. C'est ce qui la poussera à écrire plus tard :

Je ne reviendrai pas sur les raisons qui m'ont poussé à « trahir ». J'ai insisté là-dessus dans mon livre *Les mailles du Filet*. Je vais tout simplement reconnaître qu'il est extrêmement pénible de découvrir qu'on s'est trompé en empruntant le mauvais chemin, nous dirigeant directement vers les prisons, les camps de rééducation, la mort inutile et – ce qui est encore plus grave – vers l'imposture. Car, détenant le monopole... de *la lutte pour la paix*, des slogans sur *la justice sociale*, l'imposture se consacre à la suppression de l'unique valeur infaillible : *la liberté de l'Homme*.¹

3. Les correspondances intimes

Contrairement aux mémoires et aux journaux intimes, qui permettent de pénétrer dans l'intimité d'un seul individu, le genre épistolaire se définit comme « un espace de l'entre-deux »². Se constituant à travers un échange de lettres³ – c'est-à-dire à travers des documents appartenant à la catégorie des

Ochiurile retelei. Jurnalul meu din Romania, Bucarest, Jurnalul literar, 2002(2003), 254 + 191 pages.

¹ Sorana Gurian, « Les emmurés vivants. Adriana Georgesco: "Au commencement était la fin" », dans *Terre Roumaine*, supplément de la revue *Preuves*, Paris, 1952, p. 17.

² Marie-Claire Grassi, *Lire l'épistolaire*, Paris, Dunod, 1998, p. 3.

³ Lettres, épîtres, missives ou billets (Marie-Claire Grassi, *op. cit.* p. 2).

« écrits pour autrui »¹ – entre deux ou plusieurs personnes, la correspondance ne devrait pas être, théoriquement, porteuse de l'intime. Pourtant, nous avons bel et bien affaire à une écriture de l'intime, permettant – au-delà de sa dimension factuelle, de « donneuse de nouvelles »² – des aveux ou des confidences personnelles. D'où l'intérêt de tout public – le public roumain y compris – pour un tel genre littéraire.

Bien que moins nombreuses que les autres écrits intimes d'exil publiés en Roumanie dans les années 1990, les correspondances intimes vont bénéficier du même intérêt de la part du public que les mémoires ou les journaux intimes produits par les exilés roumains après la Deuxième Guerre mondiale. Elles introduisent le lecteur roumain à peine sorti du communisme dans l'intimité de son (ses) compatriote(s) jadis exilé(s), avec tout ce que cette intimité implique : désespoir engendré par l'exil, maladies, problèmes quotidiens, passions livresques, etc., etc. Pourtant, il faut souligner que cette « introduction » du Roumain des années 1990 dans l'univers intime du Roumain exilé après 1945 reste souvent à un niveau superficiel, car les éditions de correspondance intime publiées après 1989 à Bucarest sont, pour la plupart, fragmentaires.

C'est le cas de la correspondance intime de Grigore Nandriș³, dont on a publié seulement « une sélection représentative [couvrant les années 1946-1967], destinée à éveiller l'intérêt du lecteur pour l'histoire de l'exil roumain »⁴. La « sélection » de l'éditeur ne concerne que les lettres « faisant partie du fond Grigore Nandriș gardé à la Bibliothèque Roumaine de Freiburg im Breisgau »⁵. Les correspondances « plus ou moins intimes »⁶, de Grigore Nandriș avec sa

¹ Jean-Pierre Dufief, « Introduction », dans Jean-Pierre Dufief (sous la dir.), *Les écritures de l'intime. La correspondance et le journal. Actes du colloque de Brest, 23-24-25 octobre 1997*, Paris, Honoré Champion éditeur, 2000, p.8.

² Jean Pierre Dufief, *Les écritures de l'intime de 1800 à 1914*, Paris, 2001, p. 173.

³ Grigore Nandriș (1895-1968), linguiste, essayiste et traducteur. Diplômé de la Faculté des Lettres et de Philosophie de l'Université de Bucarest (1919). Doctorat en philologie à l'Université jagellonne de Cracovie (1922). Boursier de l'École roumaine de Fontenay-aux-Roses, en France (1923-1925). Professeur à l'Université de Cernăuți (aujourd'hui en Ukraine), 1926-1940. Envoyé en mission diplomatique à Londres (1940), il y reste jusqu'à la fin de sa vie. *Visiting lecturer* à l'École d'études slaves et sud-est européennes (1942-1946). Professeur de philologie slave comparée à l'Université de Londres (1947-1962).

⁴ Ion Oprișan, « Notă asupra ediției / Note sur l'édition », dans Grigore Nandriș, *O radiografie a exilului românesc. Corespondență emisă și primită de Grigore Nandriș, 1946-1967 (Une radiographie de l'exil roumain. Correspondance émise et reçue par Grigore Nandriș, 1946-1967)*, Bucarest, Vestala, 2000, p. 13.

⁵ *Idem.*

⁶ *Idem.*

femme ou son cousin Octavian Nandriș, professeur à l'Université de Strasbourg, « n'ont pas été pris en considération »¹, tout comme les échanges épistolaires du linguiste avec les personnalités encore en vie au moment de la réalisation de l'édition.

Bien qu'incomplète et traitant surtout des questions culturelles, la correspondance de Grigore Nandriș rend très bien compte des difficultés rencontrées par les exilés anticomunistes roumains dans leurs efforts de faire connaître au monde occidental la cause de leur pays. De ce point de vue elle n'est en rien différente de la correspondance d'Alexandru Busuioceanu² ou de celle de Traian Popescu³, à une exception près : tous les correspondants de Nandriș sont d'origine roumaine, tandis que dans les deux autres cas il arrive que les correspondants de Busuioceanu ou de Popescu proviennent de l'extérieur de l'espace géographique roumain.

Les trois exemples de correspondances intimes cités jusqu'ici – Nandriș, Busuioceanu et Popescu – pourraient être très bien définis comme des échanges épistolaires à caractère prédominant culturel. Ce n'est certainement pas le cas de la correspondance entretenue par Leontin Jean Constantinescu avec presque tous

¹ *Idem.*

² Alexandru Busuioceanu (1896-1961), critique et historien de l'art, essayiste, poète et traducteur. Diplômé de la Faculté des Lettres et de Philosophie de l'Université de Bucarest (1920). Conférencier (dès 1932) et professeur d'histoire de l'art (à partir de 1938) à l'Académie des Beaux-Arts de Bucarest. Secrétaire général dans le cadre du Ministère de la Propagande (1940). En 1942 il est nommé conseiller culturel auprès de la Légation roumaine de Madrid et professeur de langue et littérature roumaine à l'Université de Madrid. Fondateur de l'Institut culturel roumain de Madrid (1942), qu'il dirigera jusqu'en 1945. A vécu en Espagne jusqu'à la fin de sa vie. Sa correspondance d'exil, couvrant les années 1942-1961, a été publiée il y a quelques années, en deux volumes, par la maison d'édition Jurnalul literar : Alexandru Busuioceanu, *Un roman epistolar al exilului românesc. Corespondență I, 1942-1950 (Un roman épistolaire de l'exil roumain. Correspondance, I, 1942-1950)*, Bucarest, Jurnalul literar, 2003, 302 pages, respectivement Alexandru Busuioceanu, *Corespondență (Correspondance) II, 1952-1961*, Bucarest, Jurnalul literar, 2004, 333 pages.

³ Traian Popescu (1910-2003). Diplômé de la Faculté de Droit de l'Université de Bucarest (1932). Dans les années 1930, avocat au Barreau d'Ilfov (Bucarest). Membre de la « Garde de Fer » et passionné de philatélie, il s'occupera de l'impression de la plupart des émissions philatéliques « légionnaires » (de l'État national légionnaire, telle qu'on a appelé la Roumanie de septembre 1940 jusqu'en janvier 1941). De l'automne 1941 jusqu'en mars 1945, chargé d'affaires auprès des Légations roumaines de Turquie et de Slovaquie. À partir de 1947 s'établit à Madrid, où il fondera la revue et la maison d'édition « Carpatii » (« Les Carpathes »), l'une de plus importantes maisons d'éditions roumaines fondées en exil. Une infime partie de sa correspondance d'exil a vu le jour en 2002, éditée par Ion Cristofor et Maria Pal sous le titre *Memoria exilului românesc. Scrisori din arhiva Chiriachița și Traian Popescu (Madrid) / La mémoire de l'exil roumain. Lettres de l'archive Chiriachita et Traian Popescu (Madrid)*, Cluj, Napoca Star, 2002, 228 pages.

les grands noms de l'exil anticommuniste roumain¹. Publiée fragmentairement – et à partir d'un critère tout à fait subjectif² – celle-ci se révèle être très riche lorsqu'on pense à la quantité de documents (lettres, proclamations, cartes de souhait, appels, communiqués de presse, etc.), qu'elle fournit à l'historien intéressé par le sujet de l'exil. Ce dernier ne peut être d'ailleurs qu'étonné lorsqu'il constate qu'il a affaire à une correspondance entièrement chiffrée³, chose assez rare parmi les exilés roumains ayant produits des documents intimes. Malheureusement, les trois volumes édités par Nicolae Florescu au début des années 2000 ne couvrent que la période 1947-1953, c'est-à-dire seulement les premières années de l'exil anticommuniste roumain. De ce fait, ils n'offrent qu'une image partielle de ce que peut être la correspondance intime de Leontin Jean Constantinescu dans sa totalité.

Nous n'avons tenté ici qu'une approche succincte d'un phénomène culturel très intéressant – l'apparition, sur le marché du livre roumain, de toute une série d'écrits intimes produits par des Roumains exilés après la Deuxième Guerre mondiale – qui a marqué la société roumaine des années 1990 et dont nous sommes conscients qu'il n'est pas spécifique à la Roumanie postcommuniste. Nous avons mis en évidence le contexte qui a fait en sorte qu'un tel phénomène soit possible, tout comme nous avons souligné les causes qui l'ont engendré. Finalement, nous avons insisté sur les principales formes littéraires à travers lesquelles ce phénomène s'est manifesté.

¹ Nicolae Florescu (ed.), *Generalul Nicolae Rădescu în corespondența secretă a exilului românesc, martie 1947-octombrie 1953 (Le général Nicolae Rădescu dans la correspondance secrète de l'exil roumain, mars 1947-octobre 1953)*, Bucarest, Jurnalul literar, 3 volumes, 2000-2002, 241+238+238 pages.

² Même s'il bénéficiait de l'ensemble de l'archive Leontin Jean Constantinescu (couvrant les années 1947-1981), l'éditeur a choisi de publier seulement les lettres faisant référence au rôle politique joué par Nicolae Rădescu, le dernier Premier Ministre roumain d'avant la prise du pouvoir par le régime communiste, en exil. D'où le titre de trois volumes : *Le général Nicolae Rădescu...*

³ Le chiffre, assez compliqué, est fourni par l'éditeur au début du premier volume. Voir Nicolae Florescu (ed.), *Generalul Nicolae Rădescu... (Le général Nicolae Rădescu)*, op. cit., 1, p. 7.